ARGAD ABERWRAC'H

LE COMBAT DE L'ABERWRAC'H

1486

Poème breton par l'abbé GOULVEN MORVAN

Traduction française par M. le Chanoine ABGRALL

Le combat de Saint-Cast, 11 septembre 1758, a été chanté par un barde Breton, et nous en trouvons le récit dans le *Barzaz-Breiz* de M. de la Villemarqué, aux pages 335-339. Le poète met dans la bouche des miliciens bas-Bretons marchant contre les Anglais les strophes suivantes :

« Neb en deuz gonect teir gwech
« A c'honeo n'euz fors pet kevech ! etc...

« Celui qui a vaincu trois fois, celui-là vaincra toujours.

« A Camaret, dans ces temps-ci, les Anglais ont fait une descente , ils se pavanaient sur la mer, sous leurs blanches voiles gonflées ;

« Ils sont tombés sur le rivage, abattus par nos balles, comme des ramiers ; de quatre mille qui débarquèrent, il n'en est pas retourné un seul dans son pays.

« A Guidel ils sont descendus, à Guidel, en terre de Vannes ; à Guidel ils ont été enterrés, comme ils l'ont été à Camaret.

« Au pays de Léon, en face de l'île Verte, jadis ils descendirent aussi ; ils répandirent tant de sang, que la mer bleue en devint rouge.

« Il n'y a pas en Bretagne une butte, pas un tertre qui ne soit fait de leurs ossements, que les chiens et les corbeaux se sont disputés, que la pluie et les vents ont blanchis. »

Ces défaites des Anglais, rappelées en ce chant, se rapportent, pour Camaret, à 1694, pour Guidel à 1746, et celle de *Enez-C'hlaz,* Ile Verte, un des îlots semés à l'entrée de l'Aberwrac'h, à l'année 1486 ; ce sont du moins les dates indiquées par M. de la Villemarqué à la suite du texte du combat de Saint-Cast.

Le fait d'armes de l'Aberwrac'h a inspiré un de nos poètes modernes, M. l'abbé Goulven Morvan, le premier rédacteur de notre premier journal breton *Feiz-ha-Breiz.* Il en a fait une véritable épopée et l'a célébré en des vers d'une correction, d'une inspiration, d'une vie, d'une couleur vraiment magistrales. Son petit poëme, d'environ 950 vers, a été publié en 1868, mais en un tirage très restreint ; j'estime que je suis désormais seul au monde à en posséder un exemplaire. Or, à mon appréciation, il est tellement beau, tellement précieux que ce serait péché de le laisser périr. Ce serait une perte irréparable pour la philologie, pour l'histoire régionale, pour l'étude de notre vieille chevalerie et de nos traditions locales ; car elles sont encore vivantes dans les souvenirs de nos armoricains, les différentes actions audacieuses qui se sont déroulées sur notre littoral pour chasser les envahisseurs, tentant à différentes reprises des débarquements sur nos côtes bretonnes.

Rééditer cette pièce, ce n'est pas réveiller l'ancien antagonisme des deux races ni raviver l'animosité contre les Anglais qui sont à cette heure nos alliés, mais c'est ressusciter la mémoire d'un beau fait d'armes et remettre au jour le récit d'un exploit qui est héroïque à l'égal du

Combat des Trente, du *Tribut de Noménoë* et des grands coups d'épée de Lez-Breiz.

Le devoir de la Société Archéologique est de recueillir toutes les miettes pour ne pas les laisser perdre ; le texte de *Argad Aberwrac'h*, avec sa traduction française, a sa place toute marquée dans les pages de notre *Bulletin*.

Cette date de 1486, indiquée par M. de la Villemarqué, est-elle exacte ? Aucune mention n'est faite de cette petite expédition dans D. Morice ni dans D. Lobineau, d'autant plus qu'une trève avait été signée entre la Bretagne et l'Angleterre en 1484, mais, il semble qu'elle n'était pas bien gardée, puisqu'on crut devoir la renouveler. Elle fut signée à Londres le 22 juillet 1486, mais ne fut ratifiée par le duc de Bretagne, François II, que le 7 septembre suivant. Il faut noter du reste que, soit qu'on fût en paix, soit qu'on fût en guerre, les écumeurs de mer travaillaient avec la même rage, et une descente d'aventuriers anglais sur nos côtes, à cette date, n'est pas du tout invraisemblable.

Chanoine ABGRALL.

ARGAD ABERWRAC'H

KENTA KAN

AR C'HANNAD

I.

Etre Brozaoz ha Breiz-Izel
Ez euz bet er bloa-ma brezel ;
Eur stourmat berr, mes kriz ha tenn,
Ruziet gant ar goad an dachen.
Ar Zaos daoust d'he zislealdet,
A zo bet adarre kannet ;
Ranket en deus tec'het buhan,
E Breiz n'eus ket chomet unan.
Marc'heien Brozaoz a bell zo
A ra fallagriez dre'r vro ;
Skrij eo comz euz ho zorfejou
Kirieg da gement a zaelou ;
Ne deus kristen na kristenez
A oufe bale dienkrez,
Ken na ell mui an Arvoris
Gouzaon eur vac'herez ker kris.

Aberz an Dug euz an Naonet
Eur c'hannadour a zo casset
Gant urs da gemen d'an estren
Mont var eur zao d'ho enezen.
« It, eme'r C'hannad d'ar zaozon,
« It d'ho pro, treuzit ar mor don,

Le COMBAT de L'ABERWRAC'H

PREMIER CHANT

LE MESSAGER

I.

Entre les Anglais et les Bretons
Il y a eu guerre cette année ;
Un combat court, mais terrible et dur,
La plaine toute rougie par le sang.
L'Anglais malgré sa déloyauté,
A été de nouveau battu ;
Il a dû fuir précipitamment,
Il n'en est pas resté un seul en Bretagne.
Les chevaliers Anglais depuis longtemps
Commettaient des forfaits par tout le pays ;
Comment nombrer tous leurs méfaits
Et les larmes qu'ils ont fait couler ?
Il n'y a chrétien ni chrétienne
Qui puisse marcher sans crainte,
Si bien que les gars de l'Arvor
Ne peuvent plus supporter pareille tyrannie.

De la part du duc de Nantes (François II)
Est envoyé un messager
Avec ordre d'intimer à ces étrangers
Qu'ils ont à retourner à leur île.
« Allez, dit le Messager aux Anglais,
« Allez à votre pays, traversez la mer profonde,

« Rinsit da vad bro Breiz-Izel,
« Pe ractal o pezo brezel,
« Brezel o po, brezel garo,
« Brezel ac'hann bete'r maro ;
« Birviken mui n'o pezo peoc'h
« An Arvoriz hen toue deoc'h.

Ar zaos ne rea nemet goapât
Ar c'hannadour hag he gannad :
« Ne daimp ket ac'hann d'ar vro all
« Evit clevet chas oc'h harzal ;
« Abars ma treuzimp ni ar mor,
« E vo rouez an dud en Arvor.

D'an trede a vis Guengolo
Ar stourmad vraz a zigoro,
Da zao-heol e mez Sant Anton
Etre'n Arvor hag ar Zaozon.

II.

E Joaius-Goard petra a nevez
Ma zeus kement a levenez,
Ma clever ar c'herniel-guinal
Hag ar c'herniel-boud o voudal,
Ha trompillou ken na dregern
Koad ha kastel ar Penntiern ?

Euz a bevar c'horn Breiz-Izel
Eus deut marc'heien d'ar c'hastel
Da gerc'hat an Aotrou Rohan
A zo pentiern en emgann.
Setu displeget ar baniel
Ha stag e beg an tour huel,
Ha varc'hoaz e penn ar vanden
E vleinio an argadourien.
Me vel marc'heien daou ha daou,
Va al leton gant ho goafaou

« Videz pour de bon notre Bretagne,
« Ou tout de suite vous aurez guerre,
« Guerre vous aurez, et rude guerre,
« Guerre acharnée jusqu'à la mort ;
« Jamais plus, jamais vous n'aurez paix,
« Ce sont les Bretons qui vous le jurent.

Et les Anglais de se moquer
Du Messager et de son message :
« Nous ne nous en irons pas chez nous
« Pour entendre des chiens aboyer.
« Avant que nous traversions la mer,
« Ils seront rares les hommes en Bretagne.

Au troisième jour de septembre
Se livrera la grande bataille,
Au lever du soleil, dans la plaine de Saint-Antoine
Entre les Bretons et les Anglais.

II.

A Joyeuse-Garde quoi de nouveau
S'il y a tant de bruit et de joie,
Si l'on entend les trompes de guerre
Et les *cornes-boud* retentir,
Et les trompettes qui font résonner
Forêt et château du Grand Chef ?

Des quatre coins de la Bretagne
Sont venus des chevaliers au château,
Ils sont venus prendre le Seigneur de Rohan
Qui est le grand chef du combat
Voilà la bannière déployée.
Flottant au sommet de la haute tour,
Et demain en tête de la troupe
Elle conduira les combattants.
Je vois les chevaliers deux à deux
Sur le pré avec leurs lances

Oc'h ober neuz d'en em daga
Araog mont er Zaoz da bega.
Me vel lod' an argadourien
O vale var roz ar grec'hien ;
Diskennet zo eul loden all
Var riz an aod da ebatal ;
Darn anezho' ia da c'hoari
Darn all a ia d'en em voalc'hi.

Markiz Brezal ive zo eat
D'an aod da gemeret ebat ;
Hogen p'en deus guelet diou vag
Oc'h eur c'hef dero eno stag,
He galon a zo faziet
Gant keuz d'he flloc'h, muia caret,
Gant keuz d'he floc'hik, d'he niz ker
Beuzet tri bloaz zo' kreiz ar ster ;
Hag hen d'ar c'hastel gant anken,
Bete'n noz oue tenval he benn.

III.

Ia, Iannig Lann, an neun-ze
A voue kiriek d'as varo-te !
P'edoaz o tont euz a Vrezal
Kel lijer hag eun Dremedal
Ne zonjes ket, a dra serten
Ne dajez en dro birviken !
Piou lavarje oc'h da velet
Ken drant o fringal, o lamet,
O vont d'an aod da ebatal
Edo'n ankou oc'h da c'hedal ?

Duk Rohan e penn ar vanden
Voa azezet var eur vouden,
Hag oll dud chentil ar c'harter
A voa eno en he genver.

Simulant des assauts
Avant d'aller s'accrocher aux Anglais.
Je vois une partie des combattants
Marcher au sommet de la colline :
D'autres sont encore descendus
Au bord de la grève prendre leurs ébats ,
Les uns jouent et s'amusent,
Les autres s'en vont se baigner.

Le Marquis de Brézal aussi s'en est allé
A la grève pour se distraire ;
Or quand il a vu deux barques
Amarrées à un tronc de chêne,
Son cœur s'est tout resserré
Par deuil à son page préféré
Par deuil à son petit page, son cher neveu
Noyé voilà trois ans au milieu de cette rivière ;
Et lui de rentrer au château tout assombri,
Jusqu'à la nuit il a des idées noires.

III.

Oui, Petit Jean Lann, c'est cette baignade
Qui a été cause de ta mort !
Lorsque tu t'en venais de Brézal
Agile et léger comme un jeune coursier,
Tu ne pensais pas, à coup sûr,
Que jamais plus tu n'y retournerais !
Qui aurait dit en te voyant
Si vif t'ébattre et sauter,
T'amuser au long de la grève
Que la mort venait t'y guetter ?

Le Duc de Rohan en tête de la troupe
Etait assis sur un tertre,
Et tous les gentilshommes du quartier
Etaient là qui l'entouraient.

Ha d'ar floc'het e lavaraz
P'ho guel o vragal var an treaz :
« Pehini ac'hanoc'h so guest mad,
Da dreuzi'r ster en eur pennad ?
Guelet a rit-hu e Kerne
Eul liors leun a vez froue
Hag e creiz al liorz eur vezen,
A zo goloet a ber melen ?
An hini' zigaso din-me
Diou beren euz ar vezen-ze
A vezo great Marc'heg eber
Ama dioc'htu var ribl ar ster.»
Ha Iannig Lann an eskuita
A vouie neun ive guella,
A veac'h edo'r re all er ster
P'edo Iannig er vezen ber.
Eur scourrig guezen a dorras
A ioa enha c'huec'h peren vras,
Ha gant he c'hinou hen dalc'he
Ar ster en dro dre ma treuze.
Var dro'n anter p'oa erruet
'Krogaz ar c'hlaz en he vorzet ;
Hag hen leskeul eur iouaden
Ha sevel he vreac'h hag he benn,
He vreac'h a voa outhi staget
Eur groaz aour hag eur chapelet
En devoa bet digant he vam
Pa' zeas da Vrezal iaouank flam ;
Ractal d'ar gouelet ez eas
Ha pelloc'h goude ne zavas.

An Duk Rohan gant he anken,
A zao buhan divar he vouden
Hag a gri fors, strafuillet oll ;
Ema Iannig o vont da goll !

Et aux jeunes pages il déclara,
Quand il les vit s'amuser sur le sable :
« Lequel de vous est assez bon nageur
Pour traverser la rivière d'une traite ?
Voyez-vous sur la rive de Cornouaille
Un verger plein d'arbres fruitiers,
Et tout au milieu un poirier
Couvert de belles poires jaunes ?
Celui de vous qui m'apportera
Deux poires de ce poirier,
Sera fait chevalier ce soir,
Ici même au bord de la rivière.
Et Iannig Lann le plus alerte
Et aussi le meilleur nageur,
A peine les autres étaient entrés dans l'eau
Que Iannig grimpait dans le poirier.
Il en détacha une branchette
A laquelle pendaient six grandes poires,
Et il la tenait de ses dents
En retraversant la rivière.
Mais quand il fut arrivé vers le milieu,
Voilà que la crampe le prend,
Et lui de jeter un grand cri,
Et de lever le bras et la tête,
Son bras auquel étaient attachés
Une croix d'or et un chapelet,
Souvenir précieux de sa mère
Quand il partit tout jeune pour Brézal,
Et tout d'un coup il coula au fond
Et jamais plus ne se releva.

Le duc de Rohan dans sa douleur
Se lève éperdu de son tertre
Et crie d'une voix angoissée
Iannig se noie, Iannig se noie !

Saveteit-hen, me ho ped,
Ho poan ne vezo ket collet.
An dud chentil oll a vouele,
Hag ar floc'het keiz her c'hlaske.
En aner o deveus poaniet,
He gorf maro a zo cavet.

Iannig-so laket en douar
Gant calz a zaelou, a c'hlac'har
Ha var he vez ar Varc'heien
O deveus savet eur vouden ;
Ha bevech ma zeont d'ar vrezel,
Bevech ma tristroont d'ar c'hastel,
E leveront en eur dremen
Evit ho mignon eur beden.
Abaoue dre urz an Aotrou
Ez eus laket ober bagou,
Evit cas sicour d'an hini
A goesse var var da veuzi.

Markis Brezal a hirvoude
En he floc'hig paour pa zonje,
En he floc'h pa deue da zonjal
Hag en he c'hoar a Gerroual.
« Va c'hoar gez, pebez calonad
Pa glevi eo beuzet da vap !
Pa wezi ez eo douaret
Ep beza gallet he velet !
Skiltrit, kleier, ha skiltrit splam
Ma root da glevet d'he vam !
Siouas ! ne gavin birviken
Eur potrik koant, drant ha laouen,
Eur potr eskuit, skanv ha lijer
Potr eveziant e pep amzer ;
Biken ne gavin eur floc'hik
Da blijout din evel Iannik !

Oh ! sauvez-le, je vous en prie,
Vous aurez bonne récompense.
Les gentilshommes gémissaient,
Et les pauvres pages le cherchaient.
C'est en vain qu'ils ont peiné,
On n'a retiré qu'un cadavre.

Iannig a été mis en terre
Avec force larmes et force douleur ;
Et sur sa tombe les chevaliers
Ont dressé un tertre de gazon ;
Et chaque fois qu'ils vont au combat,
Chaque fois qu'ils retournent au château,
Ils disent en passant près de sa tombe
Ils disent une prière pour leur ami.
Depuis, par ordre du seigneur de Rohan
On a construit des barques
Pour porter secours à celui
Qui serait en péril de se noyer.

Le Marquis de Brézal gémissait
Quand il pensait à son cher page
A son page quand il pensait
Et à sa mère, la Dame de Kerroual.
« Oh ! pauvre sœur quel coup pour toi
Quand tu apprendras que ton fils est noyé !
Quand tu apprendras qu'il a été enterré
Sans que tu aies pu le revoir !
Sonnez cloches et sonnez fort,
Jusqu'à faire entendre à sa mère !
Hélas ! jamais je ne trouverai
Un garçon si gentil, si gai,
Alerte, léger, dégagé,
Clairvoyant, attentionné ;
Jamais je ne trouverai un page
Qui puisse me plaire comme Iannig !

Eur potr c'hoek, gant an oll caret,
Eur marc'heg mad en dije gret ! »

Edo ar vam baour en he zal
P'erru'r c'helou e Kerroual.
« De mad ha grean er maner,
Setu deoc'h, Itron, eul lizer,
Eul lizer digant ar Markiz,
Zo e Joaius-goard gant he niz. »
Ar ziel du dre ma torre
An Itron geaz liou a jenche :
Hag ar c'helou trist pa lennas
Ranna he c'halon a vennas ;
Guiska eure eul liou ker guenn
Ma sonjet ez ea da dremen.
Eur pennad mad eo bet mantret
Ep gallout flach e tu ebet,
Ken na ellas skuilla daelou
Da frealzi he ankenniou,
Neuze oa truez he c'hlevet
Oc'h en em glem hag o laret :
Iannik, siouas ! petra rin-me ?
Penaoz eb-d-hout e vevin-me ?
Peleac'h emaout, va map Iannik ?
Eb-d-hout me a zo reuzeudik.
Iannik, va map ! Ian, va map ker,
N'es kuelin-ta mui em c'henver !
Ne glevin-ta mui da vouez
Evel ma rean kent pa deuez
En eur gana euz a Vrezal
Da bardaez-noz da Gerroual !
Ne glevin mui trouz da voutou
O tont en ti dreist an treuzou !
Diou vech er miz da viana
Es kuelen em c'hichen ama,
Iviziken 'vo en aner

Un bon garçon, de tous aimé,
Il eut fait un bon chevalier ! »

Elle était la pauvre mère dans la salle
Quand arriva la nouvelle à Kerroual.
« Bon jour je vous souhaite dans ce manoir,
Voici pour vous, Madame, une lettre,
Une lettre de votre frère le Marquis,
Qui est à Joyeuse-Garde avec son neveu. »
A mesure qu'elle rompait le cachet noir
La pauvre Dame changeait de couleur ;
Et quand elle lut le triste message
Elle faillit avoir le cœur brisé ;
Et son visage devint si pâle
Qu'on crût qu'elle allait trépasser.
Longtemps elle est restée éperdue
Sans pouvoir marcher ni bouger,
Jusqu'à ce qu'elle pût fondre en larmes
Pour décharger sa grande douleur.
Alors ce fut pitié de l'entendre
Se lamenter et gémir :
« Iannig, hélas ! que ferai-je désormais ?
Comment pourrai-je vivre sans toi ?
Où es-tu mon cher fils Iannig ?
Sans toi je suis une pauvre malheureuse.
Iannig, mon fils ! Ian, mon cher fils.
Je ne te verrai plus à mes côtés !
Je n'entendrai plus ta voix
Comme je l'entendais autrefois
Quand tu revenais en chantant de Brézal
Arrivant à la tombée de la nuit à Kerroual !
Je n'entendrai plus le bruit de tes pas
Quand tu franchissais le seuil du manoir !
Deux fois par mois pour le moins
Je te voyais à mes côtés,
Et maintenant ce sera en vain

Es kortozin 'barz em maner ! »
Setu penaoz ar vam baour-ze
Bemdez c'houlou a hirvoude ;
An daelou euz he daoulagad
A boullade var he dillad.
Ha da benn an tri bloas goude
Mari Rohan c'hoaz a wele ;
« Va map Iannik, peleac'h emaout ?
Me n'em boa ken map nemed-hout,
Ha brema, siouas ! n'em eus den
D'am frealzi 'barz em anken !
Va Doue, petra'm boa-me gret
Da veza 'velen dilezet ?
Me garje guelet an tan-goall
O tevi maner Kerroual ;
Me a garje coll va oll vad
Gant ma vije beo va map ?
Pa n'am bije tan na goulou
Na tam da lakat em ginou,
Pa n'am bije na ti nag oz
Na toen d'am golo en noz !
Laouen er meaz me a gouskje
Ma vije beo va map ganhe ! »

EIL KAN

AR BALE

IV

Setu ar boultren o sevel,
An douar a gren vardro'r c'hastel,
Adalek dourik Guennorgent
Bete Beuzit e leun an hent ;

Que je t'attendrai au manoir ! »
Voilà comment cette pauvre mère
A chaque jour se lamentait ;
Les larmes coulant de ses yeux
Ruisselaient sur ses vêtements.
Et encore au bout de trois années
Marie de Rohan pleurait toujours :
« Mon fils Iannik, où es-tu ?
Je n'avais d'autre fils que toi,
Et maintenant hélas ! je n'ai personne
Pour me soulager dans ma peine !
Mon dieu, qu'avais-je donc fait
Pour être ainsi abandonnée ?
Je voudrais voir l'incendie
Dévorer le manoir de Kerroual ;
Je voudrais voir périr tous mes biens
Si je pouvais avoir mon fils vivant !
Lors même que je n'aurais ni feu ni lumière,
Ni un morceau à me mettre sous la dent,
Quand je n'aurais ni maison ni foyer,
Ni toit pour m'abriter la nuit !
Heureuse dehors je dormirais,
Si j'avais avec moi mon fils vivant ! »

DEUXIÈME CHANT

LA MARCHE

IV.

Voilà la poussière qui se soulève,
La terre tremble autour du château,
Depuis le ruisseau de Guennorgant
Jusqu'à Beuzit la route est pleine

Ne veler nemet marc'heien
O vont d'an emgann a vanden.
Ne veler penn-da-benn ar c'hoad
'Met marc'heien hernezet mad ;
Ha gantho pep a dok-houarn
Peb a glenv dir en ho daouarn,
Peb a skoet kevr ruz oc'h ho breac'h
Peb a voaf dir oc'h ho c'hroas-leac'h
Var ho ronseet dibrou kevr guenn.
Bridou arc'chantet en ho fenn.
Sellet outho so eun dudi
Kement a reont o lugerni ;
An heol varnezho o para
Drelli an daoulagad a ra.

E penn ema'n Aotrou Rohan,
Hag he vap en tu deou dezhan ;
A gleiz ema'n Aotrou Lesvern,
Hema eo an eil pen-tiern.
Goude 'vale Marc'heg Elorn
Ar baniel gantha en he zorn.

Petra' r marc'heg a velan-me
O vont var gein eun inkane ?
Ganth' eur c'hos gourgleze merglet
Hag hen'vel eur c'houer guisket,
Gantha eur voareg, eur penn baz
Eur stroillat birou oc'h he scoaz ?
Ar Gouez braz a ia d'an emgamm
Dre gemen an Aotrou Rohan,
Abalamour m'en deus goanet
Lies a vech ar Saozonet.
Ken alies ha ma cave penn
E waske stard ar vac'herien,
Ha nikun ne stage dezhan,
Oll o doa krenvan dirazhan.

On ne voit partout que chevaliers
Allant par troupes au combat.
On ne voit tout du long du bois
Que chevaliers armés de pied en cap ;
Chacun a la tête couverte d'un casque,
Chacun tient une épée d'acier
Avec un bouclier de cuivre rouge au bras,
Et une longue lance en bandoulière,
Sur leurs chevaux des selles en cuivre blanc
Et brides argentées à leurs têtes.
Les comtempler est un plaisir
Tant ils sont brillants et étincelants ;
Le soleil en les éclairant
Eblouit vraiment les regards.

En tête est le Sire de Rohan,
Avec son fils à sa droite ;
A gauche est le Seigneur de Lesguern ;
C'est lui qui est le commandant en second,
Ensuite vient le chevalier Elorn
C'est lui qui est le porte-bannière.

Quel est ce cavalier que j'aperçois
Monté sur une pauvre haquenée ?
Il n'a qu'une vieille dague rouillée,
Il est vêtu en paysan,
Il porte un arc et un *penn-baz*,
Un paquet de flèches à son épaule ?
C'est le grand *Gouez* qui va au combat
Invité par Monseigneur de Rohan,
Pour la raison qu'il a malmené
Plus d'une foi les Anglais maudits.
A chaque fois qu'il trouvait l'occasion
Il secouait ferme ces envahisseurs,
Et aucun n'osait lui chercher affaire,
Tous trouvaient plus fort devant eux.

Ar varc'heien o deus mennet
Ma vije'r Gouer braz hernezet
Da vont en ho mesk d'an argad,
Hirroc'h ec'h alj' he galon pad.
Hag e lavare'r Gouez braz
En eur ehpennat he benn-baz :
« Keit 'ma vo houma em daouarn
'Meus kafer na dir nag houarn ;
Gant houma, ep hernach ebet,
Me dorro d'ar Zaoz he zec'het !
Va marc'h-me zo evel eur c'huil,
Etouez kezeg an dud-chentil ;
Mes evithan bea garret ber,
Hema zo skanv, buhan ha ter ;
Pa'z aimp da rei d'ar Zaoz he gerc'h,
Ne ket va marc'h-me vo varlerc'h ! »

V

Marc'heg Elorn a lavare
Ebiou'r gwer ruz pa dremene :
« Ha c'hui na vel eun toul foennog
A zo enhi ieot a stog
Hag en he c'hreiz eur waz dour-red
Gant goad hon tud-ni bet ruziet ?
Er foennog-ze nao forestad
O tont d'ar gear euz ar marc'had
O deus ranket coll ho buez
Taget gant ar Zaos didruez ;
A zo bet lazet ha draillet
Gant ar zaozonet milliget ?
'Met unan ellaz en em denn
Etouez ar spern hag ar c'helen.
Daouzek marc'hek gant ho armou
Kuzet e doug ar bodennou
A ioa aze var ho api

Les chevaliers ont décidé
Que le grand Gouez serait armé
Pour les accompagner au combat,
Cela lui ferait du bien au cœur.
Et il disait, le grand Gouez
En brandissant son *penn-baz :*
« Tant que je l'aurai celui-ci en main,
Je n'ai besoin ni d'acier ni de fer ;
Avec mon *penn-baz*, sans autre arme
Je me charge d'apaiser leur soif aux Anglais !
Mon cheval est comme un petit escarbot noir
Au milieu des coursiers des gentilshommes ;
Mais pour avoir les jambes courtes,
Il est léger, vif et rapide ;
Quand nous irons donner son avoine à l'Anglais,
Ce n'est pas mon bidet qui sera le dernier.

V

Le chevalier Elorn disait
Quand il passait à Ker-ruz :
« Ne voyez-vous pas une prairie
Remplie d'herbe drue et serrée,
Et au milieu un ruisseau d'eau courante
Qui a été rougie par le sang des nôtres ?
Dans cette prairie neuf habitants de la Forêt,
Revenant un soir du marché
Ont dû perdre la vie,
Attaqués par les Anglais sans pitié ;
Ils ont été tués et dépecés
Par les Anglais maudits ?
Sauf un seul qui put s'échapper
Parmi les épines et les houx.
Douze cavaliers avec leurs armes,
Embusqués derrière les buissons
Etaient là faisant le guet,

Oc'h ho gedal da zistrei.
Evel bleizi var an denvet
Int ractal varnezho lamet,
Mes unan etouez ar c'hoat bras
A dre ho skilfou a dec'has.
An eiz all a zo bet c'huillet,
Hag ho c'horf a beziou draillet
Ha lezet aze var ar prad
A voa rus-glaou gant ho goad.
Antronoz vintin o tremen
An dud a zave bleo ho fenn
Hag a zant' ho goad o virvi
O velet eun seur krisderi,
O velet eis corf dispennet
Evel chatal gant al leonet. »

VI.

Etre daou edo'n Duk Rohan
Digouezet gant ti al lean,
Eul lean koz abaoue pell
O chom er c'hoad' doug eur roc'hel.
En deiz-ze en he beniti
Edo al lean mad o pidi ;
Hag ar strol p'en deveus guelet
Var beg he roc'hel eo savet.
Dirazhan'r varc'heien a stoue,
Hag al lean a bede Doue :
« Penntiern braz an tiernez
Skuillit, m'ho ped, ho trugarez
Var an nep a ia d'ar vrezel
Evit savetei Breiz-Izel.
Mil bennos d'ar Argadourien
'la da herzel ar waskerien ;
Bennos Doue da bep marc'hek,
Bennos da bep den calonek,

Attendant leur retour du marché :
Comme des loups sur des brebis
Ils se sont précipités sur eux,
Mais l'un à travers le grand bois
A pu s'échapper de leurs griffes.
Les huit autres ont été massacrés,
Et leurs corps hâchés en pièces
Et laissés là sur la prairie
Qui était toute rougie de leur sang.
Le lendemain matin en passant
Les gens sentaient leurs cheveux se dresser
Et leur sang dans leurs veines bouillonner
En voyant pareille barbarie,
En voyant huit corps dépecés
Comme du bétail par des lions.

VI

Cependant le duc de Rohan
Etait arrivé près de la maison de l'ermite,
Un vieil ermite qui depuis longtemps
Demeurait dans le bois au pied d'une roche.
Ce jour là dans sa pauvre hutte
Le bon moine était en prière ;
Et quand il a vu s'avancer la troupe
Il est monté à la cime de son rocher.
Devant lui les chevaliers se sont prosternés
Et l'ermite s'adressant à Dieu :
« Grand Chef des chefs de ce monde
Répandez, je vous prie, votre protection
Sur tous ceux qui s'en vont au combat
Pour délivrer leur pays de Bretagne.
Mille bénédictions aux Guerriers
Qui vont chasser nos oppresseurs ;
Bénédiction à chaque chevalier,
Bénédiction à chaque homme de cœur,

O deus klevet klemmou Breiz,
Hag o deus truez oc'h an dud keiz.
Bennos Doue da gement hini
Ia da stourmat evidomp ni.
Nep a varf o tioual he vro,
A ia d'an envou var eun dro ;
Doue ro dezhan he vennoz.
Hag hen loj en he varadoz.
Mil mallos d'ar wenn milliget
E deus keit amzer hor goasket ;
Cant ha mil mallos d'an dud criz
O deus sunet goad arvoris.
« Me vel ar goad ruz o redet,
Argadourien dihernezet,
Me vel marc'heien e bagou
O stourmat oc'h ar c'houagou ;
En dra c'hellont e rouenvont,
Gant counnar ho dent a scrignont,
Ha darn a bleg ho fenn gant mez
Croumet dindan ho beac'h despez. »

Neuze e tao al lean coz,
Hag an oll da grial bennoz.
Evel ar gliz e miz mae
A lac' pep tra da zevel gae ;
Evel eur barrig glao en han
Pe eur c'horen heol er goan
Evelse ivez he gomzou
A rent laouen ar c'halonou.
Ha p'oant diblaset adarre,
An eil d'egile' lavare :
Ma lavar guir al lean coz.
E raimp foar gant potred brozoz !

VII

Ebiou Folgoat pa dremene

Qui a entendu les plaintes de la Bretagne
Et a eu pitié des pauvres gens.
Bénédiction à chacun de ceux
Qui s'en vont au combat pour nous.
Celui qui meurt en défendant son pays
S'en va tout droit au ciel ;
Dieu de tout cœur le bénit
Et le loge en son paradis.
Mille malédictions à la race maudite
Qui nous a opprimés si longtemps ;
Cent et mille malédictions aux gens sans cœur
Qui ont sucé le sang des armoricains.
« Je vois le sang rouge qui coule,
Des combattants désemparés,
Je vois des chevaliers dans des barques
Luttant contre la fureur des vagues ;
Autant qu'ils le peuvent ils font force de rames,
Ils grincent des dents de colère,
Et d'autres baissent la tête de honte,
Courbés sous un poids humiliant. »
Le vieil ermite cesse de parler
Et tous de le remercier.
Comme la rosée au mois de mai
Donne vie et gaîté à la nature ;
Comme une légère pluie en été
Ou un rayon de soleil en hiver
De même ses bonnes paroles
Versent la joie dans les cœurs.
Et quand ils se remirent en marche
Chacun disait à son voisin :
S'il dit vrai le vieil ermite
Nous ferons leur affaire aux Saxons.

VII

Par le Folgoat quand il passait

An Aotrou Rohan a bede ;
« Itron Varia ar Folgoat,
Grit ma c'hello hor c'halon pad ;
Grit ma tiwennimp tro var dro
Marc'heien Brozaoz euz hor bro ;
Ho pet truez ouz an arvoriz,
So flastret gant trubardet criz.
Mar deuan-me biken d'am c'hastel
Goude savetei Breiz izel,
Eur c'hloc'h vo savet en ho tour
A vo clevet ac'hann d'ar mour
O son da c'hervel arvoris
Da zont d'ar pardon d'hoc'h ilis ;
A vo clevet ac'hann a bell
O tregarni deiz ho kouel. »

VIII

Digouezet e pleg an dachen
A guz adre eun huelen,
O deveus savet eun dinel
Evit gortoz heur ar brezel
Hag eur gedour o deus laket
D'ho diwal epad ho c'housket.
Lavar din-me, gedour, gedour !
Na te a vel an enebour ?
« Ema an dra c'hell ar zaozon
O roueat var ar mor don,
Hag hi o kerc'hat a bep leac'h
Bagou da zigas d'Aberwrac'h.
Me vel tregont bag, hag ouspen
Dirazomp e traon an dachen,
Var riz an aod gantho staguet,
Hag e pep giz oll pourchasset. »
Ha pa deu an noz varnezho
Lakeont ho lian d'ho golo,

Le Seigneur de Rohan priait :
« O Notre-Dame du Folgoat,
Donnez réconfort à nos cœurs ;
Faites que nous puissions chasser
Les Anglais de chaque coin du pays ;
Ayez pitié de vos Bretons,
Ecrasés par des traîtres cruels.
Si je puis retourner à mon château
Après avoir délivré ma Bretagne
Je mettrai dans votre tour une cloche
Qui s'entendra jusqu'à la mer ;
Elle sonnera pour appeler les Bretons,
Qu'ils viennent à votre grand pardon ;
On l'entendra au loin, au loin
Sonner le jour de votre fête. »

VIII

Arrivés à portée de la plaine,
A l'abri derrière une colline,
Ils ont dressé une tente
Pour attendre l'heure du combat,
Et ils ont posté une sentinelle
Pour les garder pendant leur sommeil.
Dis-moi, sentinelle, sentinelle !
Vois-tu venir l'ennemi ?
« Je vois les Anglais de toutes leurs forces
Ramant sur la mer profonde,
Réunissant de toutes parts
Des bateaux pour débarquer à l'Aberwrac'h.
Je vois trente barques, et plus encore
Devant nous au bas de la plaine
Amarrées au rivage,
Toutes bien gréées et armées.
Et quand vient la nuit, ils se font une tente de leurs
[voiles,

Nemet c'huec'h marc'heg hernezet
A jom da zioual ar ronseet,

IX

Hoguen Penngoun ar penntiern
Kelennet gant mouez an ifern
Ne alle kousket beraden,
Eur goal ïoul a ioa en he benn.
He varc'heien a zihunas
Ha d'ar riz gantho e teuas,
Hag e lavare 'n eur c'hoarzin :
Deomp ni da denna eun taol fin.
Setu 'ma tost d'an anternoz,
Tud ha chatal destumet cloz ;
Potred arvor so kousket c'hoek,
Savomp eta var hor c'hezek
Ha deomp ac'hann en eur vanden
D'entana dezho ho zinen.
Dalc'hit eta mad d'hoc'h hernach,
Ho tir, ho koafou e poursach
Evit ma lazimp ar gedour,
Bars ma tihuno'n enebour,
Goude sioula ma c'hellimp
Var an arvoriz e saillimp ;
Braoa taol evit potred Breiz
Mont ep gout dare gant ar bleiz !
Koanta maro zo var ar bed
Eo mervel divar greiz kousket !
Penngoun a gomze evelse
Hag ar c'heler noz her bleinie.
Edont tostik da benn ho hent,
An distera trous na glevent ;
An ezen epken a c'hoeze,
Ha gedour arvor a roc'he,
Ar gedour ne rea man ebet,

A terre six cavaliers armés
Demeurent pour garder les chevaux.

IX

Penngoun, (tête de chien), le chef des Anglais
Conseillé par la voix de l'enfer
Ne parvenait pas à clore les yeux,
Il avait dans le cerveau un mauvais dessein.
Voilà qu'il éveille ses chevaliers
Et gagne avec eux le rivage,
Et il disait en riant d'un rire méchant :
Allons jouer un bon tour.
Voici qu'il est près de minuit,
Hommes et bêtes sont bien ramassés ;
Les gars d'Arvor font un bon somme,
Montons sur nos coursiers,
Et allons en troupe serrée
Mettre le feu à leur tente
Tenez donc bien vos armes,
Vos épées, vos lances en arrêt,
Pour mettre à mort la sentinelle
Avant que ne se réveille l'adversaire,
Puis dans le plus grand silence
Nous pourrons assaillir la troupe endormie,
Joli coup pour les gars bretons
D'être croqués par le loup sans s'en douter !
La plus belle mort qu'il y ait au monde
C'est de mourir dans son sommeil !
C'est ainsi que Penngoun parlait,
Et un feu follet le guidait.
Ils arrivaient déja à leur but,
Et ils n'entendaient aucun bruit ;
La brise seule soufflait doucement,
Et la sentinelle des Bretons ronflait.
La sentinelle était sans soupçon,

Hogen Doue n'oa ket kousket,
Evit beza tenval an noz
E vele sclear petra rea'r Zoz.
Hennez ne vez ket pell nec'het,
O tibuna'r guden roestlet,
Eur blouzen etre he zaouarn
A dal keit ha dir hag houarn.
Pa zao he vrec'h oll galloudus
E flastr ar pennou orgouillus,
Hag e lak' da vont e moged,
An taoliou caera' rer er bed.
Eur c'hi a zigas da scrabat
Doug an dinel, ha da chilpat,
Hag ar gedour o tihuna
A zao en eul lam en he za.
Pebez enkrez ha pebez spont,
Pa vel eun seurt banden o tont !
Pa vel erru eun seurt banden,
Hag hen da grial abouez penn :
« Ar zaoz ! Ar zaoz ! Var zao ! Var zao !
Buhan-ta ! buhan ! me vel eis.... nao....
Daouzeg.... ugent.... me n'oun ket pet
O tont varn'homp gant ho ronseet ! »
N'oa ket peur lavaret he c'her,
Na doa'n arvoris ter ha ter
Ho hernach oll gantho sterniet
Ha var gein ho c'hezeg pignet.
Dre ma comansont tousmac'hat
Hag ho hernez da stirlincat,
Dre ma cleo trouz treid ho ronseet
Ar zaoz a vel ema kollet,
Hag hi d'an daou lam ruz en dro
Ken a gren an douar gantho

Souden marc'heien Breiz-izel
Azo eat pell dioc'h ho zinel ;

Mais Dieu ne dormait pas,
Quoique la nuit fût bien sombre
Il voyait bien le jeu des Anglais.
Dieu n'est pas longtemps embarrassé
Pour dévider un écheveau brouillé,
Une paille entre ses mains
Vaut une barre de fer ou d'acier,
Quand Il lève son bras tout puissant
Il écrase les têtes orgueilleuses,
Et il réduit en fumée
Les projets les mieux ordonnés.
Il envoie un chien qui se met à gratter
Et à aboyer autour de la tente,
Et la sentinelle de s'éveiller
Et de se lever en un coup debout.
Quelle angoisse et quelle terreur
Quand il voit s'avancer pareille troupe !
Quand il aperçoit pareille troupe,
Et lui de crier à tue-tête :
L'Anglais ! L'Anglais ! Debout ! Debout !
Vite donc ! vite ! je vois huit... neuf...
Douze... vingt... je ne sais combien
Qui viennent sur nous avec leurs chevaux ! »
Il n'avait pas achevé d'appeler
Que les Bretons précipitamment
Avaient endossé leurs armures
Et monté sur leurs chevaux.
A mesure qu'ils commencent à remuer
Et que leurs armures résonnent,
En attendant les pas des chevaux
Les Anglais se sentent perdus.
Et eux de tourner bride au grand galop
Si bien que tout le sol en tremble.
La troupe des chevaliers Bretons
S'est portée loin à leur poursuite ;

Ha ma vijent hi bet lezet
Var ar Zaoz dioc'htu oant lammet
P'ho guel evelse e counnar
An Aotrou Rohan a lavar :
« Argadourien, tud kalonek,
Fae ve ganhen larcoc'h redek
Varlerc'h kaillerien, sklissou fall,
Varlerc'h tud diwir, disleal,
A ra vel ar bleiz d'an denvet
Pa gred e vez an dud cousket,
A deu dre laer da glask tagi
Ar re n'ellont ket da drec'hi,
Mes ni zo marc'heien guirion
Ha rag hor skeud n'on eus ket aon,
Ne ket ret deomp stourmad en noz
Evit kempen potred Brozoz.
Pa vemp zoken gantho trec'het
Ho brud vad gantho ne dai ket.
Da zao heol varc'hoas beure,
Ar gann digeri a dlie,
Ar Zaoz enep he c'her zo et
Mes evidompni ne daimp ket.
Marc'heg a Vreiz izel biscoas
Enep he c'her touet ne deas,
Varc'hoas vintin ar vretoned
A ziskuezo d'ar zaozoned .
Penauz ep mont morse dre laer
Et reont avechou taoliou caer. »

Pa zeant en dro tram' an dinel
E lavare Paolik Guendel :
« Doganet saoz ! lern diskrognet !
C'hui grede n'o pije kavet
Nemet ier en hon tinel-ni,
Kudonet dôn hag ouidi ;
Paket oc'h euz eur souezen

Et si on leur avait permis
Ils se seraient jetés immédiatement sur les Anglais.
Quand ils les voient ainsi animés
Monseigneur de Rohan leur dit :
« Braves guerriers, vous gens de cœur,
Je ne daignerais courir plus loin
Après de pareils vauriens,
Des gens sans foi ni loyauté,
Qui font comme le loup aux brebis
Quand il croit que le berger est endormi,
Qui viennent par fourberie attaquer
Ceux qu'ils ne peuvent vaincre autrement.
Mais nous, nous sommes de vrais chevaliers,
Nous n'avons pas peur de notre ombre,
Nous n'avons pas besoin de combattre la nuit
Pour venir à bout des gens d'Angleterre,
Lors même que nous serions vaincus par eux,
Ils ne partiraient pas avec bon renom.
Au lever du soleil demain
Devait s'ouvrir le combat,
Les Anglais sont allés contre leur parole,
Pour nous, nous ne trahirons pas la nôtre.
Chevalier Breton jamais
N'est allé contre sa parole jurée.
Demain matin les Bretons
Feront bien voir à ces Saxons
Comment sans aller par fourberie
Ils peuvent faire parfois de bons coups. »

Quand ils retournaient vers leur tente
Paolik Gendel disait :
« Dogues anglais ! renards rusés !
Vous vous imaginiez que vous n'auriez trouvé
Que des poules dans notre tente,
Des pigeons timides et des oies :
Mais vous avez eu une bonne surprise

Am 'eus chas droug ha Marc'heien
Pere, panefe'r pentiern
O doa ho tilostet, banden lern !
Ia, ma carje'n Aotrou Rohan
Bea lezet ar varc'heien-man,
Bars ma vije tarzet an deiz
C'hui poa tanvet dir potred Breiz,
C'hui voa laket da vuzula
Gant ho keinou an dachen-ma !

TREDE KAN

AR STOURMAD

PE AN EMGANN

X

Antronoz pa zavaz an heol
Edo pep marc'heg en he reol,
Re 'n arvor ha re 'n enezen.
Eur rum e pep penn an dachen,
O c'hortoz ar c'herniel guinal
Da zini an urs da stourmal.

Etouez ar varc'heien estren
Eur c'hrenn varc'heg var eur marc'h guenn
Eur glazard var dro trivac'h vloas,
Nag emgam ne velas biscoas,
Dre ma vele an arvoris
A droe oc'h he genvrois,
Da c'hoarzin ha da arieza,
Da lacat he varc'h da vressa.
« Dioual, labousig var ar skour,
Dioual mad oc'h an herzeour,

Ici il y a de bons chiens de garde et des chevaliers
Lesquels, sans notre grand chef
Nous auraient coupé la queue, bande de renards !
Oui, si Monseigneur de Rohan
Avait laissé ces chevaliers,
Avant que le jour n'eût lui
Vous auriez goûté l'acier des Bretons,
Ou vous aurait fait mesurer
Cette plaine à la longueur de vos dos !

TROISIÈME CHANT

LE COMBAT

X

Le lendemain quand se leva le soleil
Chaque chevalier était à son rang,
Ceux de Bretagne et ceux d'Angleterre
Une troupe à chaque bout de la plaine,
Attendant que les cors de guerre
Eussent sonné le signal du combat.

Au milieu des guerriers anglais
Un petit cavalier sur un cheval blanc,
Un jouvenceau devers dix-huit ans
Qui n'avait jamais vu de bataille,
A mesure qu'il regardait les Bretons
Se retournait vers ses compatriotes
Pour rire et pour plaisanter,
Et faire piaffer son cheval.
Prends bien garde petit oiseau sur la branche,
Prends bien garde à l'oiseleur,

Re dious vintin nep a c'hoarzas,
Barz an noz aliez a welas ! »
Ar Gouez braz oc'h he velet,
Gant counnar en deus lavaret ;
« Setu ahont eur marc'heg goal c'hae
Me gred varnon-me e ra fae,
Dre 'n abeg m'eus ganhen dillad
Marc'h ha sterniou eur c'houeriad.
Gorto, bugel, m'hes tizouno,
Souden ep cavel te gousko,
Ma ne ket beg va birou fall
M'hes lakai d'ober eur c'hoarz all. »
He warek stign a zizantel,
Eur bir a vint 'vel an avel,
Hag a ia reud en eur voudal
A dreuz he gern beteg he dal,
A drouc'h dezhan en eun taol krenn
He c'hoarz, he vuez hag he empenn ;
Var he benn d'an douar eo coezet,
He varc'h gant ar goad zo ruziet.

Eno neuze e sao breta
Den ne jom mui da varc'hata,
An eil rum a stag d'egile
En eur ioual, a bris bue.
En em stleja 'ra'r vretoned,
Vit pilat var ar zaozoned,
Hag ar Zaoz 'vit en em zifen
En em zestum en eur vanden,
En ho raog bizet ho goafou
Evit herpel oc'h an taoliou.
E vean ez int en em stardet
Re 'n arvor a zarc'ho bepret ;
'Vel ar c'houmoul pa vez arne
A ia enep an avel gre,
Pe var an dour, an aourieoten

Qui a ri de trop bon matin
Souvent avant la nuit a pleuré ! »
Le grand Gouez en le voyant
Avec colère a dit :
« Voilà là-bas un chevalier bien gai,
Je soupçonne que c'est de moi qu'il se moque,
Sous prétexte que j'ai les habits
Le cheval et l'équipement d'un paysan.
Attends, mon petit, je vais te sevrer,
Bientôt tu vas dormir sans berceau.
Si les pointes de mes flèches sont bonnes
Je vais te faire chanter une autre chanson. »
Il tend son arc et lâche son coup,
Une flèche part comme le vent
Qui s'en va rapide en sifflant
A travers sa visière jusqu'à son front,
Et lui coupe en un seul coup
Son rire, sa vie et son cerveau ;
La tête la première il tombe à terre,
Son cheval est rougi de son sang.

Alors il se lève grand bruit
Personne ne reste marchander,
Les deux troupes se ruent l'une sur l'autre
En criant de toutes leurs forces.
Les Bretons s'avancent ensemble
Pour frapper sur les Anglais
Et ceux-ci pour se défendre
Se forment en masse serrée
Dressant devant eux leurs lances
Pour se garer contre les coups.
C'est en vain qu'ils se sont massés,
Les Bretons tiendront bon toujours :
Comme les nuées pendant l'orage
Marchent à l'encontre du vent,
Ou sur le ruisseau l'herbe d'or

A ia varzu an e eienen
Marc'heg Gournadec'h a grene,
Ha Pennfeunteun her goapee :
— Petra na c'heus-te digasset
Ganez da vantel ler bleveg ?
Me gred eo sin euz eur c'hlanvour
Caout riou dirag an enebour !
— Ne ket gant annoet e krenan,
Gant enkrez ken nebeut ne ran :
Mar d'omp oll clan eveldon me,
Ar Zaoz a droi kein ep dale.
Brema zouden vezo guelet
Piou e vezo'r iac'ha potret.
Setu hen o vont var he giz
Eun nebeut da gemeret tiz
Ha prim evel eul luc'heden
En em strink e creiz ar vanden.
Ne velet a bep tu dezha
Nemet marc'heien o koeza
Evel ma koez icot a steiou
Gant eur falc'her en he vreou.
Hogen ne deo ket eat a bell.
Eun taol goaf dindan he gazel
En deus dezhan he vreac'h sounnet
Hag etre treid he varc'h pilet.

XI

Ne glevet mui nemet taoliou,
Ha tousmac'h ha iouadennou,
An dir, an hernach o stracal
Hag ar c'hezeg o c'hourichal,
An dachen oll o tregarni
Gant an dispac'h a reat enhi.
Klev ha goaf an Aotrou Rohan
So bet ankou meur a unan

S'en va contre le courant.

Le chevalier de Kergournadec'h tremblait,
Et Pennfeuntenniou le plaisantait :
— Pourquoi n'as-tu pas apporté
Ton épais manteau de fourrure ?
Il me semble que c'est signe de maladie
Que d'avoir froid devant l'ennemi !
– Ce n'est pas de froid que je tremble,
Ni de peur, pas davantage ;
Si nous sommes tous malades comme moi,
L'Anglais tournera bride sans tarder.
Bientôt certes on pourra voir
Quels sont les gens en meilleure santé.
Le voilà qui recule de quelques pas
Afin de prendre plus d'élan,
Et d'un coup prompt comme l'éclair
Il se jette au milieu de la troupe.
On ne voyait autour de lui
Que cavaliers abattus,
Comme tombe l'herbe par jonchées
Sur le passage du faucheur.
Mais il n'est pas allé loin
Qu'un coup de lance sous l'aisselle
Lui a raidi le bras
Et abattu entre les pieds de son cheval.

XI

On n'entendait plus que coups,
Et tumulte et cris,
Les épées, les armures s'entrechoquant,
Et puis les chevaux hennisants,
Et toute la plaine raisonner
Pour la terrible besogne qu'on y faisait.
L'épée et la lance de Monseigneur de Rohan
Ont donné la mort à plus d'un.

He vap ker goaz hag hen pe woaz
A ra var ar Saoz distruch braz.

Pa vele Pengoun kementze,
Varzu ar penn tiern e kerse
Hag a bep tu dre ma tremen
E pil arvoris 'vel kellien.
Itron iaouang a Lezerek
Gouela a rit, gouela dourek,
Ne de ket ep abek. siouas.
Intanvez oc'h 'bars penn ar bloas !
E mis Genver bet eureuget,
E Guengolo dispartiet !
Eun taol kleze digant Pengoun
'Deus treuzet d'ho pried he galoun !
Ha c'hui, Jenovefa Kergoat
C'hui oc'h euz ive kalonat,
C'hui oc'h eus collet ho map ker,
Goalen ho kosni, ho penher,
Am eus guelet var an dachen
Astennet var goenn he groc'hen !

Etre Pengoun ha Duk Rohan
Ne ket padet hir an emgann
Pengoun so bet dihernezet,
He gleze dezhan bruzunet
He waf strinket euz he zaouarn ;
Ha digergnet he dok-houarn ;
He varc'h so lijer, rag anez
En doa collet sur he vuez.
Morlek deut da rei dezhan skoazel
En deus ranket rei he vantel.
'Vel eun den diboel e saille,
Var zibrat gantha he gleze,
Gant eun taol eo bet discaret,
Ha bresset gant treid ar Ronseet.

Son fils aussi terrible que lui, sinon pire,
Fait grand carnage parmi les Anglais.

Quand Pengoun a vu cette besogne
Il s'est dirigé vers le grand chef
Et des deux côtés sur son passage
Il abat les Bretons comme mouches.
O jeune Dame de Lezérec
Vous pleurez, à larmes abondantes,
Ce n'est pas sans raison hélas !
Vous voilà veuve avant un an de mariage !
Mariés au mois de janvier,
Au mois de septembre séparés !
Un coup d'épée de la main de Pengoun
A traversé le cœur de votre époux !
Et vous, Geneviève de Kergoat
Vous avez aussi votre épreuve,
Vous avez perdu votre fils,
Le bâton de votre vieillesse, votre unique enfant,
Je l'ai vu sur le champ de bataille
Etendu ayant rendu l'âme !

Entre Pengoun et le Duc de Rohan
La partie n'a pas été longue.
Pengoun a été désarmé,
Son épée brisée en éclats
Sa lance arrachée de ses mains,
Et son casque défoncé ;
Son cheval est agile, sans quoi
Il eût à coup sûr perdu la vie.
Morlek venu à son secours
A dû abandonner son manteau,
Comme un furieux il s'élançait
Brandissant bien haut son épée,
Par un coup il a été abattu
Et foulé aux pieds des chevaux.

'N Aotrou Lezvern so bet var var,
Discaret eo bet d'an douar,
Mes o coeza en deus pilet
Ar zaoz en doa he ziscaret.
Setu hi ho daou krog-ha-krok,
D'ar penn, d'ar bleo, a zach, a stok,
'Vel daou vaout var eul letonen
En em dourt ken na stracl ho fenn,
Dispartiet ma na vezont,
Ken na varf unan'n em gannont.
Hogen bleis tre-mor ar c'hrea
A dap al Lezvern dindanha ;
Hen lacat eun dorn var he chouk
Hag eun dorn all var he c'houzouk ;
Al Lezvern keaz a dourlonke,
He zaoulagad a zifuke ;
Mouget 'vije bet a dra sur
Panefe Marc'hek Keranfur ;
Pa her guel dare da vervel
Hema ker buhan hag an avel,
A lam var ar saos didruez
Hag a sakl he waf en he lez.
Ar zaos 'vel eur c'hi counnaret
En eur iudal a zo lamet
Gant he gostez, gant ar gouli
O klask tenna'r c'hlao anezhi,
'Klask stanka'r goad a ziruille
'Vel eur stifel dioc'h he goste.
Setu he vizach o stena,
He zaoulagad o koc'henna,
Souden eo en em astennet
Ha mar' mig eo eno chomet.
Izeloc'h e traon an dachen
Ez oa c'hoas goassoc'h abaden.
Ar Gouez bras n'eus nemet-han

Monsieur de Lesguern a été en grand danger,
Il a été abattu à terre,
Mais en tombant il a terrassé à son tour
L'Anglais qui l'avait frappé.
Les voilà tous les deux agrippés,
A la tête, aux cheveux, tirants, heurtants,
Comme deux béliers sur le pré
Qui se heurtent à faire craquer les têtes,
Si on ne vient les séparer
Ils se battront jusqu'à extinction.
Or le loup d'outremer est le plus fort,
Et il immobilise Lesguern sous ses genoux ;
D'une main il lui saisit l'épaule
Et de l'autre lui étreint la gorge ;
Le pauvre Lesguern râlait
Et les yeux lui sortaient de la tête :
Il eût été étouffé à coup sûr
Sans le chevalier de Keranfur ;
Quand il le voit en si grand danger,
Aussi prompt que le vent
Il saute sur l'Anglais sans pitié
Et lui enfonce sa lance dans le flanc.
L'Anglais comme un chien courroucé (enragé)
En rugissant porte la main
A son côté, à sa blessure,
Cherchant à en tirer le fer,
Et arrêter le sang qui coulait
Comme l'eau jaillit d'une fontaine.
Voilà son visage qui pâlit,
Voilà ses yeux qui se voilent ;
Soudain il s'est étendu
Et mort de bon est demeuré.
Plus bas, au bout de la plaine
La partie était encore plus chaude.
Le grand Gouez est là tout seul

Ha tregont saoz en dro dezhan,
Seizis varnezhan a bep tu
Ha lazet dezhan he varc'h du ;
He c'hourgleze a zo torret
Mes he benn baz en deus dalc'het,
Eun den a ziscar bep bazat
Marc'heg ebet ne ell tostaat,
Evel eun den dall e tarc'ho
A ziou, a gleiz, ha tro var dro,
Divar ar penn, divar ar gern
Ken na-vruzum d'he ho eskern.
Oll en dije ho c'hempennet
Gant he benn baz ep mar ebet
Ma vijent bet en dro dezha
Chomet pell da glask he dumpa.

XII

Mes etre daou ar vretoned
O doa lazet cals saozoned,
Hag ar zaos prim a rank rinsa
An dachen hag en em denna·
En eun taol crenn e trojont oll
Varzu an oad evel a goll,
Ha Gouez braz a voue kentiz
Lamet divarnhan ar seiziz.
Toullet oa dezhan he vorzet
He gorf blonset ha bronduet,
Ha ne doa mui e doare
Da heuilla'r zaos dre ma tec'he.
O velet-se, gant he gounnar,
Gouez a stoke he dreid en douar,
Hag a grie var bouez he benn :
« Darc'hoit varn'ho-ta, Marc'heien !
Dalc'hit mad. Breizis, creoc'h c'hoas !
Darc'hoit ato ! c'hoas, goasoc'h goas !

Et trente Anglais l'entourant,
L'assiégeant de tous côtés,
Son cheval noir tué sous lui ;
Sa dague a été brisée
Mais il a gardé son penn-baz.
De chaque coup il abat un homme,
Aucun chevalier ne peut l'approcher :
Il frappe comme un aveugle,
A droite, à gauche, de tous côtés,
Sur la tête, sur le crâne,
Ecrasant et broyant les os.
Tous il les aurait désemparés
Par son penn-baz, et sans retard,
S'ils étaient restés autour de lui,
S'ils avaient continué à l'attaquer.

XII

Entre temps les Bretons
Avaient tué force Anglais
Et ceux-ci doivent promptement
Vider la plaine et s'en aller.
Tous, comme à un signal donné,
Ils se retournent éperdus vers le rivage,
Et grâce à cette retraite subite
Le grand Gouez fut dégagé.
Il avait le jarret percé
Le corps meurtri et roué de coups,
Et il n'était plus en état
De poursuivre l'Anglais dans sa fuite.
En se voyant si impuissant, plein de colère
Gouez frappait la terre du pied
Et criait à tue-tête :
« Frappez donc dessus, Chevaliers !
Tenez bons, Bretons, plus fort encore !
Tapez toujours ! plus fort, plus fort !

Ac'hanta, saoz ! Ac'han, tud fall !
Laboused noz, tud disleal !
Tec'het a rez, saos milliget !
Aoun ac'h eus da veza goanet !
Gorto-ta, c'hoas, lorgnez tre-mor,
Ma vo rouez an dud en arvor !
Eur marc'hek mad out, eme'r brud,
Ia, pa gavez cousket an dud !
Ne ket red bea re zivorfil
'Vit da lacat oc'h an ispil ;
Da vont adren out eur c'hounnar !
Da vont araok n'out ket re dear !
Mad e deoc'h eo prest ho pagou,
Panefe ze oc'h ho seuliou
'Vije koezet hirio truez ;
C'hui poa paet ho fallagriez.

XIII

An nos diaraog ar vrezel,
N'oa ket kousket oll Breiz-Izel,
An dud a voa meurbet nec'het
Na vije'n arvoris trec'het.
« Siouas, mar collomp emezho,
Ema great he zaol gant hor bro ;
N'on eus pell zo nemet anken,
Goal wasket omp bet beteg henn,
Ha neuze'vezimp goasket c'hoas
Gant ar saos goaz evit biscoas.
Oll ez ai gantho hon danvez
Ha douetus braz hor buez. »
Setu dre ali'r c'harteris
An dibab euz ar iaouankis
En em lak' en hent a vanden
Ep gout dare d'ar varc'heien,
Evit lamet var re tre-mor

Eh ! bien, Anglais ! Loin d'ici canailles !
Oiseaux de nuit, gens déloyaux !
Tu prends la fuite, Anglais maudit !
Tu as peur d'être anéanti !
Attends encore, charogne d'outremer
Que les hommes soient rares en Bretagne !
Tu es bon chevalier, rapporte-t-on,
Oui, quand tu trouves les gens endormis !
Il n'est pas nécessaire d'être bien réveillé
Pour pouvoir te tenir en respect ;
Pour reculer rien ne te vaut !
Pour avancer tu n'es pas si prompt !
C'est heureux pour vous que vos barques soient prêtes
Sans quoi sur vos talons
Il serait tombé aujourd'hui malheur ;
Vous auriez payé votre traîtrise.

XIII

La nuit qui précédait le combat,
Tout le pays d'Arvor n'était pas endormi,
Les gens étaient bien anxieux
Quelle serait l'issue de la lutte.
Hélas, si nos guerriers sont vaincus
Notre pauvre pays est perdu ;
Depuis longtemps nous n'avons que malheur,
Jusqu'ici nous avons été bien accablés,
Et nous serons étreints encore plus fort
Par ces Anglais pleins de malice.
Ils nous dépouilleront de tous nos biens,
Et même sans doute de notre vie. »
Voilà que sur l'avis de la population
L'élite de la jeunesse
Se met en route par grande troupe
A l'insu des chevaliers
Pour assaillir les ennemis d'outremer

Mar bijent treac'h da re'n arvor,
Hag ho c'hontraign en eun dro grenn
Da vont raktal d'ho enezen.
An noz a dregarne spontus
Gant ar boudadennou skiltrus
A glevet oll dre Vreiz-Izel,
Iaouankiz oc'h en em c'hervel.
Ker scrijus-se ne voue biscoas
Clevet an hu er c'hoajou bras.
Darn a zouge en ho daouarn
Benviachou, feier houarn.
Darn all epken pennou bizier
Ha filsier-med 'vit klezeier ;
Pephini'n doa casset gantha
Eur benvek mad d'en em ganna.
Etre Lanniliz ha Folgoet
Eno int en em zestumet,
Ha pa c'houlaouaz an deis
'Vouent bleiniet gant ar c'harteris
Da vont a dreus d'an Aberwrac'h
Ep ober dale e nep leac'h.
Dre ma tremenent ar meziou
Eleac'h n'oa ket eat ar c'helou
Euz an taol a dlient da ober
E lakent ar spont er c'harter
O velet ouspen eis cant den
O tont a bell en eur vanden,
An dud keiz a zonje dezho
Ez eat d'ho lacat d'ar maro ;
Goudeze p'ho anavezent
En em lakeant gantho en hent.
Setu penaus 'vezer aouniet
Pa zao arneu dioc'h ar c'hevret ;
Ar c'houmoul savet bern var vern,
Darn anezho du ken a lugern,

S'ils venaient à vaincre les guerriers d'Arvor,
Et pour les forcer par un bon coup
De retourner de bon à leur île.
La nuit résonnait terriblement
Des sons retentissants des *corns-boud*,
Sonnant de tous côtés dans le pays,
Faisant l'appel de la Jeunesse.
Si terrible on n'entendit jamais
Le bruit des battues dans les forêts.
Les uns s'étaient armés à l'aventure
D'instruments de labour, de fourches de fer,
D'autres de simples *penn-baz*
D'autres de faucilles en guise d'épées.
Chacun avait apporté à sa guise
Un outil de son choix pour combattre.
Entre Lannilis et le Folgoat
Ils ont fait le rassemblement.
Et quand le jour s'alluma
Les gens du pays leur servirent de guides
Pour s'en aller tout droit à l'Aberwrac'h
Sans s'attarder nulle part en chemin.
A mesure qu'ils passaient dans les campagnes
Où n'avait pas encore pénétré
Le bruit de leur escapade
Ils mettaient l'épouvante dans le quartier
En voyant plus de huit cents jeunes hommes
Venant au loin en une bande formidable,
Les pauvres gens s'imaginaient
Qu'on allait les mettre à mort ;
Mais quand ils arrivaient à les reconnaître
Ils se joignaient à eux pour marcher.
Voilà comment on est alarmé
Quand l'orage se forme au Nord ;
Les nuages s'accumulent,
Quelques-uns d'un noir intense,

Talmou kurun ha flamou tan
A lak' da grena pep unan.
Mes oc'h an tann dre ma tosta
An arneu a zeu da freuza,
Ha souden eur barrik glao puil
A lam an dud euz a drubuil,
O c'hlibia'n douar dizec'het
Hag o renta laouen an ed.
Evelse goude an enkrez
E teu er galon levenez.

Digouezet var eun huelen
A leac'h ma velet an dachen
Ho c'halon a zrid gant dudi
O sellet oc'h eur seurt c'hoari.
Vel eun hed guenan o voda
Edo'r zaozon paravia
Var ar riz o clask gout piou
A bignje kenta er bagou.
Kement ez oa foulgas gantho
Ma troe ar bagou dindanho,
Ha calz anezho gant ho frez
A ruille'n dour ha var an trez.
Ne glevet mui var ar mor don
Nemet grosmol gant ar zaozon.
Leoudouet, goal bedennou,
Ha freuz ha trouz ar rouenvou.
Gant mall pellat dioc'h Breiz-Izel
Peb bag a ia en he avel
Var ar mor braz da vransellat
Hag ouz an tarziou da stourmat.

Tud iaouank arvor pa velont
D'ar gær timad e tistroont
Da denna ho zud a anken
O cas eur c'helou kel laouen.

Coups de tonnerre et éclairs étincelants
Font trembler d'épouvante.
Mais à mesure qu'approche le tonnerre
L'orage se dissipe
Et bientôt une ondée de pluie battante
Vient aussi dissiper les craintes,
En arrosant la terre desséchée,
Et en rafraîchissant les moissons.
De même après grande frayeur
L'allégresse revient dans les cœurs.

Arrivés au haut d'un coteau
D'où l'on dominait le champ de bataille,
Leur cœur se remplit de joie
En voyant ce qui se passait sous leurs yeux.
Comme un véritable essaim d'abeilles
Les Anglais tous se remuaient
Sur le rivage, pour savoir à qui le premier
Pourrait s'embarquer dans leurs bateaux.
Ils y allaient avec tant de précipitation
Qu'ils faisaient chavirer les barques
Et quelques-uns dans leur élan
Roulaient dans l'eau et sur le sable.
On n'entendait plus sur la mer profonde
Que bruit et tapage des Anglais,
Blasphèmes, imprécations,
Désordre et grincement des rames.
Pour s'éloigner au plus tôt de la côte,
Chaque barque cherche le vent,
Et s'en va balancée par les flots
Et soulevée par les vagues.

Les jeunes bretons quand ils ont vu
S'en retournent promptement à la maison
Pour rassurer leurs familles
Et leur porter cette heureuse nouvelle.

« Savit ho pennou, Breizadis
Ema tec'het kuit an dud kris,
Breizis, savit huel ho penn,
Ema diwennet an estren !
Emaint en ho bagou pignet ;
Hogen oll ne dint ket tec'het.
Ker stang eo e mez Sant Anton
Ar re varo var al leton
Vel pa ziskennaz eun dervez
Ar vosen venn e Montroulez ;
Pa voue guelet eun demezel
E creiz kær eun devez gouel,
Eun demezel guisket e guenn
En he dorn ganthi eur voalen,
Eun demezel gant eul lost pesk
(Doue hor miro dioc'h he arvest !)
Ha kement ma selle outho,
Ma vize he goalen dezho,
A bell ne allent mui monet
Na doant gant ar maro skoet.
Siouas ! neuze oa eun truez
Beza e kear Montroulez,
Ne velet dre an tachennou
Nemet re varo a steiou ;
En tiez n'oa nemet goelvan
Nemet tud var ho zremenvan ;
Nemet ar re a ioa prennet
Gant ar vosen goulonderet.
Setu penauz ema hirio
E Sant Anton ar re varo.
Livirit an *De profundis,*
Lod anezho so arvoris.

Breizis, list brema ho taelou,
Hoc'h enkrez, hoc'h huanadou,
Klaskit ho kuiskamanchou caer,

Levez la tête, chers Bretons,
Ils sont partis ces gens cruels,
Bretons, levez haut la tête,
Nous sommes débarrassés de ces étrangers !
Ils sont remontés dans leurs barques ;
Oh ! mais tous ne sont pas partis,
Car sur la plaine de Saint-Antoine
Ils sont nombreux les cadavres gisants sur le gazon
Comme quand un jour descendit
La peste au pays de Morlaix ;
Quand on vit une jeune dame
Sur la grand'place un jour de fête,
Une dame vêtue de blanc
Tenant en main une baguette,
Et le corps terminé en queue de poisson.
(Dieu nous préserve de ce malheur !)
Et tous ceux qu'elle fixait de son regard
Et qu'elle visait de sa baguette
Ne pouvaient plus s'en aller loin
Sans être frappés par la mort.
Hélas ! alors c'était une pitié
D'être dans la ville de Morlaix,
On ne voyait sur les places
Que morts et cadavres par monceaux ;
Les maisons pleines de gémissements,
Pleines d'hommes à l'agonie ;
Si ce n'est les logis qui étaient fermés,
Complètement vidés par la peste,
Voilà comment sont aujourd'hui
A Saint-Antoine les cadavres des combattants.
Récitez le *De profundis*,
Car quelques-uns sont des Bretons.

Bretons laissez maintenant vos pleurs,
Votre frayeur, vos gémissements,
Cherchez vos plus beaux vêtements,

Ho tillad voulouz ha mezer
Ho seizennou, ho tantelez,
Ho karkaniou hag ho perlez,
Ho kroaziou arc'hant alaouret,
Da vont da bardon ar Folgoet
Da drugarecat ar Verc'hez
E deus silaouet hor mouez.
Eno velot ar Varc'heien,
En distro euz an abaden
Deut da seveni ho gwestlou
Da di Rouanez an Envou.
Ar Verc'hez a velot douget
Gant daou varc'hek'tro bourk Folgoet,
Gant an daou argadour c'hoeka
A zispak kleze er vro-ma,
An daou o deuz e Sant Anton
Douaret ar muia saozon ;
Hag eun all a zougo'r baniel
Dre m'eo bet var var er brezel.

PEVARE KAN

AN DISTRO

XIV

Brao oa guelet ar Varc'heien
Skignet dre veziou Kerodren
Oc'h ebatal, o trompillat
Goude distrei euz an argad.
Mes ar pardaez dre ma tostee
An amzer en em c'holoe ;
Hag e lare marc'heg Derien,
Deomp-ni ac'hann, argadourien

Vos habits de velours et de drap,
Vos ceintures de soie, vos dentelles,
Vos colliers d'or et de perles,
Vos croix d'argent doré
Pour aller au pardon du Folgoat
Rendre grâces à la Vierge
Qui a écouté nos prières.
Là vous verrez les Chevaliers
Revenus de ce rude combat,
Venus accomplir leurs vœux.
A la Souveraine des Cieux.
Vous verrez la Vierge portée
Par deux chevaliers autour du bourg du Folgoat,
Par les deux guerriers les plus braves
Qui portent épée dans ce pays,
Les deux qui à Saint-Antoine
Ont terrassé le plus d'Anglais ;
Et un autre portera la bannière
Parce qu'il a été en grand danger.

QUATRIÈME CHANT

LE RETOUR

XIV

C'était beau de voir les chevaliers
Dans les grands champs de Kerodren
S'ébattre, sonner de la trompette
Retournant de la terrible lutte.
Mais à mesure qu'approchait la nuit
Le ciel se couvrait de nuages ;
Et le chevalier Derrien disait,
Allons-nous-en, braves hommes d'armes,

Deomp-ni ac'hann da glasc disc'hlao,
Rag eur goal var amzer a zao.
An avel spontuz a zourre
Hag en diouscouarn a iude,
Bep en amzer e scoe taoliou
Hag a groze evel tennou.
Eur scrij oa sellet oc'h ar mor
Oc'h eonenna gant fulor ;
Gant an tourmant, ar mordarziou
A zave vel kern meneziou ;
Ar c'houagou, en ho c'hounnar
A zilame varzu'n douar,
Hag a strinke an eonen
Dreist ar c'herreg azioc'h hor penn.
Ar vri gant al lemm a grene
Hag ar c'herreg a horjelle,
An dour a venn' ho dibrada
Kement ez oa cas varnezha ;
Hag ar mordrouz a ioa ker kre
Ma trubuille nep her c'hleve,
Ouspen peder leo-tro var dro
E tregarne gantha ar vro.
Eul lestr a veljomp euz a bell
Hag hen kannet gant an avel ;
Stlaped e voue ha distlapet
Ha goude var eur roc'h taolet ;
Broustet he voueliou, he verniou,
Anter zigor he gosteziou ;
Korden ar vag vihan a dorras
Ha d'an aod ar mor he stlapas,
Gant an ouliou-mor digasset
Ouz ar c'herreg oue bruzunet ;
O vont var ho c'hiz an tarziou
A zache gantho ar skillou
Hag ho strinke a nevez flam,

Partons pour chercher un abri,
Car nous allons avoir une forte tourmente.
Le vent soufflait avec violence
Et hurlait comme un possédé,
De temps en temps éclataient des coups
Qui résonnaient avec un bruit d'épouvante.
On frémissait en regardant la mer,
Toute couverte d'écume dans sa fureur ;
Soulevées par la tempête les vagues
S'élevaient comme des montagnes ;
Les houles dans leur colère
Se précipitaient vers la côte
Et faisaient voler leur écume
Par-dessus les rochers au-dessus de nos têtes.
Le rivage tremble sous la secousse,
Et les rochers de granit oscillent sur leur base,
Les flots semblent les soulever
Tant est grande leur violence.
Le vacarne de la mer était si fort
Qu'il faisait frémir ceux qui l'entendaient.
A plus de quatre lieues à la ronde
Toute la campagne en retentissait.
Un navire nous vîmes au loin
Battu par le vent déchaîné ;
Et lui jeté et déjeté
Et précipité sur un rocher ;
Ses voiles déchirées, ses mats brisés,
Ses flancs entrouverts ;
L'amarre de la chaloupe se rompit
Et la barquette fut poussée au rivage
Les vagues la jetèrent contre les récifs
Et la voilà toute brisée ;
En se retirant les houles
Charriaient ses débris en arrière
Et les rejetaient à nouveau

Ken na doant laket e mil dam.

Ar bar amzer dre ma stracle
Marc'hek Kerlaz a lavare :
« C'hoez-ta, avel, var ar mor don,
Ha kas d'ar gouelet ar Zaozon !
Taol-hi d'ar pesked da zibri,
Na vo hano anezho mui ! »
Kerlaz a gomze evelse
Hag ar varc'heien a c'hoarze.
An Aotrou Rohan p'her c'hlevas
Eleac'h c'hoarzin her gourdrouzas.
« Tao Kerlaz, te ac'h eus pec'het,
Na c'houlen ket ma vint beuzet,
Goulen epken ne zistroint mui
D'ober distruch en hor bro-ni.
Eun deis gant Doue barnet e vint,
Dioc'h m'o devo gret e cavint. «

XV

Kar d'an Arvoris ne vije
Ar galon pehini ne c'hoarsje,
Nep ne zridje ket he galon
E Folgoat derc'hent ar pardon ;
O velet Marc'heien hor bro
Trec'het ar Zaozoned gant-ho
O tont d'ar Folgoat a vanden
Eur baniel huel en ho fenn,
Hag e kanent oll a eur vouez :
« Mari, c'hui eo hon Rouanez,
C'hui ro bepret deompni skoazel,
C'hui eo a zifen Breiz-Izel ;
Rag c'hui ne zilezit nepred
An nep ouzoc'h en em erbed. »
Kaer oa guelet dre'n oll hentchou
Tud oc'h erruout a vandennou

Jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en miettes.

Pendant que la tempête faisait rage
Le chevalier de Kerlaz disait ;
« Souffle donc, vent, sur la mer profonde,
Envoie au fond ces maudits Anglais !
Jette-les en pâture aux poissons,
Et qu'on n'en entende plus parler ! »
Kerlaz parlait ainsi
Et les chevaliers riaient en l'écoutant.
Quand Monseigneur de Rohan l'entendit,
Au lieu de rire il réprimanda,
« Tais-toi Kerlaz, tu as péché.
En souhaitant qu'ils soient noyés,
Demande seulement qu'ils ne reviennent plus
Dévaster et saccager le pays.
Un jour par Dieu ils seront jugés,
Ils seront jugés d'après leurs œuvres.

XV

Il n'eût pas été ami des Bretons
Le cœur qui n'aurait pas ri,
Le cœur qui n'aurait pas tressailli
Au Folgoat la veille du pardon ;
En voyant les Chevaliers du Pays,
Les Chevaliers vainqueurs des Anglais
Venant au Folgoat en troupe
Une haute bannière à leur tête,
Et ils chantaient tous d'une seule voix :
« O Marie vous êtes notre Reine,
Vous nous donnez toujours appui,
C'est vous qui défendez notre Bretagne ;
Car jamais vous n'abandonnerez
Ceux qui se recommandent à vous. »
C'était beau de voir par les chemins
Les pèlerins venant par groupes

'Tout da bardona d'ar Folgoet
Hag hi oll var gorf ho rochet,
Diskabel caer ha diarc'hen,
En ho dorn pep a vialen ;
A gement korn a so e Breiz
'Teue pardonerien leun a feiz ;
Hag oll e kanent meuleudi,
D'an Itron ar Verc'hez Vari.
Kaer oa guelet deiz ar pardon
Ar Verc'hez e procession,
Ha var he fenn eur gurunen,
Great gant perlez hag aour melen ;
Hag hi douget gant al Lesvern
Ha map hena ar Pentiern,
A voa gantho pep a zae venn
Var ho c'hroaslez pep a zeizen
Pep a zeizen c'hlaz alaouret
Ha peb a garkant arc'hantet,
Peb a gleze ouz ho c'hostez,
Var ho fenn peb a c'harlantez.
Ar Gouez braz a valee seder
Gant ar baniel dre al leurger,
En dro dezhan eur seizen venn
Hag eun tog houarn var he benn ;
Ha dre ma zeant et tro Folgoet
Mouez an Arvoriz a glevet :
« Bennos deoc'h, Itron ha Guerc'hez,
Skoazel Breiz hag hon Rouanez ! »

GOULHEN MORVAN.

Venant pèleriner au Folgoat,
Et tous en corps de chemise
Tête nue et déchaussés.
En leur main la baguette du pardon ;
De tous les coins de la Bretagne
Accouraient des pardonneurs pleins de foi.
Et tous chantaient louanges
A Notre-Dame la Vierge Marie.
C'était beau de voir le jour du pardon
La Vierge en procession,
Et sur sa tête une couronne
Faite de perles et d'or brillant,
Portée par le chevalier Lesguern
Et le fils aîné du grand chef,
Vêtus chacun d'une aube blanche
Les reins entourés d'une ceinture,
D'une ceinture bleue brochée d'or,
Autour du cou un collier d'argent,
A leur côté l'épée de combat,
A leurs cheveux un flot de rubans.
Le grand Gouez s'avançait triomphant
Portant la bannière autour de la place,
Ceint d'une ceinture blanche
Et la tête coiffée du casque ;
Et pendant qu'ils faisaient le tour de la procession
La voix des gens d'Arvor chantait :
« Merci à vous, ô Notre-Dame,
Soutien de la Bretagne, et notre Souveraine ! »

Chanoine ABGRALL

EPILOGUE

Les dernières pages de ce poëme guerrier étaient sous presse au moment où se déroulaient les terribles épisodes de la lutte titanesque qui porte déjà et qui gardera dans l'histoire le nom de **Bataille de Verdun.** — Depuis le 19 février jusqu'au 1er mars et au delà probablement, nos régiments français soutiennent vaillamment et victorieusement la ruée monstrueuse des Allemands. C'est la poussée la plus violente, la plus féroce qui ait jamais eu lieu depuis le commencement de cette guerre, et même dans tout le cours des siècles passés.

Cette mêlée formidable est hors de toute proportion et de toute comparaison avec le petit mais glorieux fait d'armes chanté par notre poète. Mais il nous est bon de constater que, à la distance de cinq siècles, les Bretons sont toujours dignes de leurs devanciers, que les gentilshommes, les bourgeois, les paysans, les étudiants, les instituteurs, les professeurs, les prêtres, les séminaristes de 1914, 1915, 1916, montrent la même bravoure, le même dévouement, le même amour du pays, que les chevaliers, le grand Gouez et les jeunes campagnards de 1486.

Il nous paraît juste, après avoir admiré la vaillance de nos héros de la fin du xve siècle, de payer un tribut d'hommage et de reconnaissance patriotique à nos *fusiliers-marins*, à *notre infanterie coloniale*, à nos *19e et 118e régiments d'infanterie*, composés de Bretons jeunes et vieux, qui ont été les grands acteurs de l'épopée de *Dixmude* et de l'*Yser*, des grands combats de *Champagne* en septembre 1915, et maintenant du drame gigantesque qui se joue autour de *Verdun*.

1er Mars 1916.

J.-M. A.